

L'ARCHE *Editeur*

Elfriede JELINEK

Inconstant habitat

Traduit par
Yasmin HOFFMANN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

26 JUIN 1932

INCONSTANT HABITAT

Rentrons, à la maison, que l'effroyable soit à l'abri. L'enfant dans le porte-bébé. Avec un peu de bienveillance pour seule nourriture. Presque ignoré, il n'en a pas moins pris ses aises. Ainsi s'enfuient-ils dans la maison. L'enfant fuit. Laissant sur le trottoir un ruisselet. Les édifices se rassemblent. Il fait jour. Ils entrent dans l'habitable qui leur est accordé. Habiter ne les mène nulle part. Habiter pour eux c'est se conserver l'un dans l'autre. L'enfant se transforme trop vite. Il ne court pas encore. Bientôt des dents lui pousseront. Flâner ainsi l'un dans l'autre n'est pas sans danger. Les murs ne peuvent s'y adapter. Ils sont conçus pour la stabilité. L'enfant dérange. Il ne reste pas égal à lui-même. Habiter ne les mène nulle part! Ce séjour ne réussira pas à l'enfant. Voilà qu'il n'aura pas son biberon de quatre heures. Les parents se promènent à travers leur séjour. Chacun attire l'autre dans son édifice. Ils se sont pris dans leurs filets. Mais non! Evitez par l'habitat de rapprocher le paysage! Les lointains ne supportent pas semblable proximité. Cette proximité ne peut venir à bout des lointains. Elle ne fera pas un mètre de plus! Jusqu'ici! La femme prend son corps, qui est un enfant, pour entrer avec lui. Le corps va, et la femme va aussi. Elle emmène l'enfant. Qui les éloigne l'un de l'autre - pour le moment encore! Habiter crée

une proximité: l'enfant y fait barrage. L'enfant - un morceau du dehors, et qui le reste. Jusqu'à la fin. Jadis son corps - les ailes de la mère. A présent plaquées, mais elles ne décollent plus. L'enfant ne sortira plus. Tu restes ici! Sans l'enfant, autrefois, la femme se déplaçait. C'en est fini de ce cheminement. Mais comment cheminer sans habiter! Ils s'effondrent. L'enfant les tient éloignés l'un de l'autre. Habiter ainsi signifie tomber constamment l'un sur l'autre. L'enfant crie. Il faut fermer la porte! Ils sont arrivés dans l'habitable. Se remplissent déjà. Et prennent goût à la saveur qu'ils incarnent. Ils emmènent l'enfant. A cet instant déjà - l'enfant est un obstacle. Ils ne peuvent rien en tirer. Habitent-ils l'un dans l'autre devant l'enfant afin de lui échapper? L'enfant ne leur laisse que cette place. L'enfant est toujours à un endroit ou à un autre. Il est autre. Il n'est pas la mère. Qu'est-il alors? Il est le mouvement de la mère, figé en lui-même. Son séjour dans la mère est terminé. Il se démarque d'eux, l'enfant. Un pas dans le vide, que la mère, elle, n'a jamais franchi. Encore! Nuit! Ils jettent l'enfant loin d'eux. Et se jettent sur le sentier qui les mènera l'un dans l'autre. Les habits de la femme bordent le sol. Des détritiques au rebut, ces habits: Témoignages de la présence humaine. Poteaux indicateurs. Balisant les chemins. Qui sans eux n'en seraient pas. Une présence qui n'est pas habitée, car ils ne continueront pas leur

chemin. Déjà les voici finis, limités par eux-mêmes. Tels qu'ils habitent, il ne sont pas pris dans une continuité. Ce n'est pas un répit qui leur est leur accordé. Désordre d'une cuisine où l'on rafle sur les étagères de quoi se goberger. Partout l'impasse! Comment espérer cheminer ici puisque tout s'arrête en chemin. L'enfant crie. Encore! Encore! Dans la cuisine où habite la femme. Quelque surplus lui colle à la peau. Du temps jadis! Habiter, pour elle, mouvement de ce surplus. A présent tout se resserre. On puise, on puise. Mais à puiser ainsi on s'épuise. Impasse, l'un dans l'autre. Il crie, l'enfant. Encore! L'enfant crie. Ignorant d'où il est venu. Incapable d'y retourner. Il fait d'eux des ordonnances. Du désordre. Dérange le voisinage. Voici le corps dont il est issu. Voilà le corps qui l'achèvera. Déjà marqué par la touffeur du désir. Comme fraîchement sorti des langes. Décidément trop bref, ce séjour. L'enfant n'a rien été en soi. L'enfant est si agité aujourd'hui. Bientôt sa place sera libre. L'enfant ne peut pas dire: la place était prise. Son seul mouvement, venir, repartir! Mais entre les deux, rien! L'enfant est, a été leur demeure. Il crie. Dans leurs corps-instruments ils jettent tout, et ils ne se reconnaissent pas dans tout ce qui leur revient. Dès le seuil ils ont trop présumé de leurs forces. Encore! Habiter n'est plus qu'un levier avec lequel ils s'ouvrent. L'enfant se taira bientôt pour de bon. Par terre! L'enfant, tandis qu'eux s'égareront toujours plus loin. Sur des

chemins de randonnée jalonnés pour le plaisir. L'enfant - une villa familiale en ce monde. Meublé avec des coups. Qui tapent sur sa tête comme un soleil. Battent son corps comme la pluie. Le linge de la femme - des fusées éclairantes. Sur l'eau du tapis. Qui fait des vagues. Dans lesquelles ils emmaillotent l'enfant. L'enfant au maillot ne crie plus à présent. De la poussière dans la gorge! Le père a quelque besoin à satisfaire sur la mère. Ainsi font les constellations avec le ciel et les concrétions avec la terre. Et hier? Que fait hier de nous? Il fait que tous nous avançons. Un tel changement n'est que trop naturel. La femme est depuis longtemps dévêtue. Dans bien des pays elle fait partie du décor des rues. A présent l'homme habite là où la femme fut. Il est habitué à la femme. Ils ne sont plus deux. Se surprennent dans leur bâtiment. Se rendent visite. Tous les chemins sont encombrés d'eux. Plus de place pour faire des manoeuvres. Et on ne fait pas le ménage non plus. Ils se reflètent l'un l'autre sur les peaux qui les abritent. Aujourd'hui est passé. L'enfant n'ira plus nulle part. Cousu qu'il est dans le tapis. Exclu en tant que nature. Il a un air penché, l'enfant. Ils le laissent tomber dans son harnachement. Dans le tapis. Ils ne sont plus ses amis. A présent leurs affaires reprennent. Ils se versent à boire. Ils sont contrées refermées sur elles-mêmes. Sans chemins où des hommes et des femmes s'embrassent. Pour l'enfant le monde est un édifice. Des

coups pleuvent. En premier s'envole le toit qui protège l'enfant. Puis l'obscurité lui est imposée. L'enfant fait ses affaires, avant d'être liquidé. A nous, maintenant! Eux deviennent eux-mêmes, car habitant l'un dans l'autre. Chacun trouvant dans l'autre de quoi manipuler. L'enfant a été allaité. Il se tait. Du calme! Sinon pas moyen de faire nos affaires. L'un s'offre à l'autre, mais ils n'offrent rien. L'enfant n'est pas un cadeau. Il ignore tout de lui-même. Ses langes le retiennent péniblement assemblé. Ce kit de modèle réduit est incomplet. Ils se couchent à côté. Les arrivants aussitôt perdent toute douceur. Cognent contre leurs portails. L'entrée s'il vous plaît! Dans cette vente où la chair est mise à prix ils règlent comptant. Mais ils ne comptent pas. Question à l'enfant: Comment trouve-il son existence? Réponse: L'existence a été trouvée dans le tapis. Quant au spectacle de la cuisine! Presque aussitôt ils voient de la nourriture déplacée. Du vomit atterrit près d'eux sur leur couche. Leurs ailes tourbillonnent. Moulinent mais en vain. Leur désir ne les emporte pas. Quelque chose de lourd tombe comme par hasard. Et sur l'enfant. Ils expédient leurs corps dans la pièce voisine, afin de se retrouver. Mais ils ne sont pas là non plus. Le plaisir n'a rien d'amusant. Où est le point de rencontre? Où se retrouver pour rentrer ensemble? Qui ne rêve de l'intimité du chez soi? L'enfant respire, non? Ils s'emmêlent. Pelote de laine, que la vie a écrite. Ils se suivent du regard. L'enfant ne dort

plus. Il s'écoule. Eux sortent de leurs gangues. Leurs guinguettes sont maintenant ouvertes. Ils font la paire et s'essayent comme partenaires. Mais pour cela il leur manque quelque chose. Ils semblent s'être rudement servis. Tels des sportifs, ils se concentrent avant de s'éjecter. Plus grand! Plus haut! Plus élanqué! Dépasser les portes de l'humanité, les enfoncer. Etre dedans. L'enfant crie une dernière fois. Il lutte dans cette épreuve éliminatoire. Voilà qu'il a perdu! C'était trop bref. Plouf, le voilà sorti de l'habitable de son nouveau corps. Le sport est une lutte entre les gens. Qui ce faisant se soucient du voisin! Afin qu'il ne prenne pas d'avance sur eux. La femme a tout engendré. Elle brille tapageusement dans sa robe corporelle. Cela n'a rien d'une performance. Partout des assiettes sales: des écailles qui lui tombent des yeux. Elle est habitée. Et pour ce faire a apporté son corps. Elle en a besoin. Comme de la tenue de gymnastique. Pour bondir en avant. Elle est engoncée dans plusieurs sacs en plastique étroitement ajustés. Cela flatte son sexe féminin. Qui aussitôt fait une connaissance. L'enfant ne crie pas. Il n'a plus d'habitat personnel. La femme l'a ramassé: comme une saleté par terre. Elle nettoie le sol avec son propre corps et son produit. Le travail accompli elle se relève. Prête une nouvelle fois à servir. Ce tissu est prêt une fois encore à s'imbiber. Ils se sirotent. N'ont à se retenir devant personne. L'enfant n'est plus. Et les affaires sont les

affaires. Ils sont leurs propres enceintes, faites pour les emplettes à domicile. Ils se rendent la monnaie de leur pièce. Boivent le lait chaud comme aux pis d'une vache. Il y a mieux que l'homme et la femme. Et néanmoins: il n'y en a que pour eux! L'un fouille l'autre comme si c'était jour de braderie. Comme s'ils pouvaient s'en sortir à si bon compte. Même en confection on trouve mieux à sa taille! Personne d'autre ne les prendrait. C'est dire qu'ils comptent pour rien. L'enfant a tellement crié. Effrayé par tant d'amusement. Maintenant le calme. Qui veut partager? L'enfant est projeté contre le mur. Sans douceur - cette habitation. Ce sont les gens qui font les habitations, mais il y faudrait des garde-corps. Ils ne sont qu'eux-mêmes. Habitues l'un à l'autre. Pas de quoi se retourner. Ils se convoquent. Dernières recrues. Défendent jusqu'au bout leur jardinet. Pourtant personne d'autre ne veut y entrer. Nul ne leur dispute leur partenaire. Pas de quoi pavoiser dans le fond. D'ailleurs ils n'ont pas de fonds propres. Déjà leurs corps appartiennent aux journaux. Ils doivent se livrer. Le jour se lève. Ils sont épinglés dans le journal. Tremblent comme des faons. Les voici propriété de tous. L'enfant a fait une chute brutale. Au moins de quelques mètres! C'est déjà demain, puisque c'est dans le journal. Allons vite frapper à l'entrée! L'homme et la femme sont mal taillés. Même en confection on trouve mieux à sa taille. Le pourraient-ils qu'ils s'échangeraient à la caisse. Mais c'est

déjà demain. L'enfant - ramassé dans sa coque. Pourrit déjà. De sa tête, mol oreiller, il a frappé contre le mur. Personne n'est jamais venu. L'enfant n'est plus. Aussi s'enfantent-ils l'un l'autre. A l'infini. Leurs vitres - couvertes de buée. Ils ignorent tout d'eux-mêmes. Infatigables ils avancent jusqu'à aujourd'hui. Là, leur vie figurera en toutes lettres! Ils ne se reconnaîtront pas. Ils lisent. Plutôt sympathiques, à vrai dire! C'est la guerre! La guerre! Des parties, rarement visibles à l'extérieur, trouvent locataire. Sitôt vus, sitôt pris. Puis rejetés, ces membres gâtés! Ils finiront bien par apprendre à quelle sauce se manger. Dussions-nous les laisser à table des heures entières! On finit son assiette! Merci pour ce que vous m'avez servi en échange. Encore un peu, s'il vous plaît! Pourriez-vous me redonner un peu plus de vous-même? Manger signifie en soi qu'un jour ou l'autre on voudra plus. Par terre ils se cherchent sous forme de trace. S'éloignent l'un de l'autre. Se croquent. Se jettent. L'enfant, tas d'ordures. Prospectus reçu en prime. Ils veulent tout ce qui est dessus. Etre utilisés selon les indications du journal. Aucun corps n'est commode. Mais il présente des commodités pour l'autre. Un cosy corner. Et puis il faut le déshabiller. Si, c'est marqué là! Aujourd'hui est déjà demain. Ils croient n'avoir jamais été mieux logés. Et pourtant tous les pavillons se ressemblent. L'essentiel c'est d'avoir beaucoup et souvent! D'avoir plus! Qui

sont-ils donc? Les murailles de l'enfant se sont effondrées. Et aussitôt les gens se ruent à l'intérieur comme pour se retrouver. A l'intérieur! Toujours plus! Cependant dehors comme dedans: le vide. Aucune différence. Aucun abri. Du moment qu'on a plus. Le lendemain est là. Plusieurs heures piétinées sont derrière eux. La maison se dissout. N'offre plus rien. Ils sont devenus des offres périmées. La prairie où ils se repaissent l'un l'autre, où ils s'expriment haut et fort n'en est que plus belle. Toujours plus! Et plus d'impressions! Le journal, svp! Demain est arrivé. Ils y figurent, mais leurs propres empreintes ont disparu. Ils n'ont pas été là. Cela n'a pas été.

Traduit de l'allemand
par
Yasmin Hoffmann